

Dont bouge Presse

On reste au bord d'un nouveau livre de Christian Hubin, comme à chaque fois rebuté et saisi, dans une perplexité qu'on pourrait formuler ainsi : jusqu'à quel point peut-on aller dans l'illisibilité pour que, contre toutes les lisibilités simplistes et autres pensées, idées et même perceptions toutes faites, quelque chose pourtant se fasse ? Car de ce quelque chose on ne peut rien dire. Sauf, peut-être, par sursaut, dans l'apnée du sens où nous plonge cette écriture extrême.

Dont bouge ne fait pas exception à la règle. Au contraire. Dans la nudité réverbérante de notations brèves et laconiques, tout le livre se tient sur la répétition de deux particules grammaticales, l'adverbe « où » et le pronom relatif « dont ». Autrement dit sur le double schème du lieu et de l'appartenance.

Le lieu, lui, est sans lieu. Tout se passe « Aux extrémités », comme le dit l'incipit. Là où la parole se perd, ne dit plus rien. Mais, c'est ce rien qui insiste : « Où / maintenant // sans // se passer ». On a cru voir, mais non. On est dans l'« infiguration ». Dans ce préapparaître de la parole qui ne dit que la motion d'une venue – une é-motion – un mouvement hors de. Mais interrompu, toujours, clignotant, syncopé : « Et par / arrêts // cette sorte de / hochement vers... » Ce qui, d'apparaître, disparaîtrait aussitôt – et qui, donc, reste « paralysé / d'apparaître ». Cette, préapparition, cette « parole libérée du langage », comme le dit si bien María Zambrano, ne peut nous offrir que des bribes, des vibrations, à peine. Qui, bien qu'éparses, appartiennent pourtant à un tout qui n'en est pas un. À un « continuum », plutôt, pour emprunter le mot titre d'un livre de 1991. D'où cet usage insistant du « dont » qui donne son titre au livre – Dont bouge – et suggère que toute forme ou, moins, tout mouvement perceptible ne se lève que sur le fond d'un imperceptible toujours latent, toujours actif.

C'est pourquoi l'écriture de Christian Hubin ne cesse d'aller non pas vers le non sens, mais vers ce hors sens qui vibre aux

lisières du sens. (Hors est également le titre d'un livre). Elle ne cesse – et c'est son paradoxe fondateur – de s'avancer sur ce bord extrême où toute réalité nommable, délimitable disparaissant, s'entrevoit une fraction de seconde, peut-être moins, l'illimité, l'innommable du réel. Qu'elle cherche à approcher comme tel. D'où son apparente «illisibilité» pour qui s'attend à du «lisible», c'est-à-dire à du reconnaissable. La démarche est, ici, de connaissance et non de re-connaissance. Elle ne peut donc se faire que dans une sorte d'asphyxie graphique, syntaxique et sémantique («Où / le cal, // le / frottement // sans / respirer»), hors de toute rhétorique, de toute poétisation – d'ailleurs, cela est-il encore de la «poésie»? Dans une réticulation qui érige le fragmentaire, ou mieux, le hoquet verbal, en principe d'écriture. Alors, par instants pointe «L'hymne lié à / la floculation», formulation qui pourrait être celle d'une poétique. Une sorte de contre-chant ou, mieux, de hors-chant (champ), une non figuration qui laisse pourtant «foculer» par grumeaux d'une densité d'autant plus grande qu'ils sont plus rares (le houx, le pré, la nageoire, le bois, etc.) une présence de la matière et de l'invisible qui la porte :

*Une saisie
où la
matière*

*sans
elle*

Parce que qu'elle ne cesse de traquer l'«illisible» dans le «lisible» ou, si l'on préfère l'invisible dans le visible, cette écriture, dans sa radicalité, son intransigeante rigueur, est à proprement parler, métaphysique. Peut-être l'une des seules de ce temps à rendre à ce terme si galvaudé sa portée et sa profondeur.

Jacques ANCET, *L'illisible*

Avec Christian Hubin, c'est du mystère consubstantiel à la poésie qu'il s'agit, de ce qui en elle, loin de toute illusion de prise sur le monde, mine tout discours, et oblige à fréquenter les limbes du langage, comme à habiter l'intervalle entre ce qui est – veut être ou a été – et ce qui cherche à le dire. Le poème, alors, devient ce lieu d'improbable saisie où se donne à entendre un peu de l'inarticulable de cette expérience.

Expérience de la stupeur et de l'altérité, de la syncope et du spasmodique. Bribe de processus, éclats éphiphoniques, trouée soudaine, consonances sans accords, c'est l'ombre ou l'écho de ces manifestations lacunaires que le poème cherche à recueillir ;
« Comme/ quand// presque// devant ».

C'est l'invisible ossature de ce qui sans cesse échappe, l'expression ruinée de ce qui s'est à peine matérialisé, l'âme de cet inconçu, le contrepoint de ce déploiement muet, que tente de noter, avant qu'il ne se dilue définitivement dans l'haleine du monde, le poème de Christian Hubin. Un rythme, une variation musicale, un hoquet. La couleur sonore d'un soupçon de présence, la ponctuation erratique d'une déglutition d'ultérieur ou d'une résurgence désorientée. « Dont/ qu'est-ce/ que// soutenant // et // – Pourquoi vous détournez-vous ? ».

D'un instant soluble, il ne reste plus que « la limaille/ sans// présent », le surgissement tétanisé, la substance veuve d'une pure surrection. « Dont// où/ à hauteur// qui// avec/ là ». De la culmination arrêtée dont bouge encore l'ici et l'insu. Un trouble se propageant par ondes brèves, cadences silencieuses, et débordant le langage de tous côtés. Avec Hubin, on est dans le maintenant d'un autre temps dont bouge les limites, un temps rétractile, flexible, polymorphe. On est dans l'en deçà ou l'au-delà du phénomène, dans l'orbe de ce qui n'est pas entré dans l'ordre des significations. Dans du réel en transmutation, dans de la densité alvéolée d'impensable, dans la floculation d'une velléité, la coagulation à peine visible de ce qui est sans être. « Une silhouette/ qu'on n'est pas, // que bouger/ comble ».

Suspendue, décantée, proche des harmoniques d'une pure intention ondoyante, la poésie de Christian Hubin relève du monde d'avant le Moi, du domaine de la préexistence et de la

préfuguration. Une écriture en apnée, mêlant le tactile à l'intermittant, et la dés-apparition aux signes venus de ce fond sans fond, et dont on perçoit parfois l'ombre dans les ricochets de la lumière, «par tact bref/ du// quitté».

Le Matricule des Anges n° 79, Richard Blin

Une saisie/ où la/ matière// sans elle.

Il semble que, depuis *Personne* (1986), et jusqu'à *Dont bouge* (2006), Christian Hubin n'ait composé qu'un seul long poème, un continuum poétique lui-même inscrit dans le continuum spatio-temporel.

Une telle expérience, à peu près unique, induit chez le lecteur une attitude mentale particulière : il faut se laisser envahir par ce flux d'apparence brisée, par cette intermittence, ce chant troué de silences – jusqu'à ce que le poème agisse à notre insu, surgisse de ce qui va l'éclairer obliquement, percutant, modifiant notre rapport traditionnel au temps, à ce présent de *Dont bouge*. Car ledit présent est une invention de la grammaire – mais aussi un des piliers de la métaphysique, avec ses notions d'être, de présence ou d'absence, à l'étymon commun.

C'est précisément cette croyance que ne cesse de miner la poésie d'Hubin, en dépit de certains titres comme *Ce qui est ou Maintenant* – à moins qu'ils n'indiquent que l'être-là, comme ce moment-ci, désignent l'horizon de toute pensée, de toute conscience, cette ligne fictive jamais atteinte, toujours venant vers nous : *Comme/ quand// presque/ devant. (...) Dont/ entendre// dé passe. (...) Le bout de tissu hors de tous. (...) Et parfois/ d'où serait/ là,// son recul/ pelliculaire.*

Qu'on relise chaque page, chaque fragment de cette longue épopée immobile (en particulier ce nouveau recueil) : s'y écrit constamment un seul poème, prolongé, ou mieux, poursuivi sans fin, car il n'a ni fin ni commencement concevables.

Entre ce qui fut et ce qui sera – comme une vitesse coupant – capable de se sacrifier : le vide. Celui des Tombées, de Laps, de Dont bouge.

Ce que nous nous efforçons d'être et de saisir, ce qui tient/ par effraction.

Pierre Romnée,
Le Mensuel littéraire et poétique n° 346

Il y a dans l'œuvre poétique de Christian Hubin une sorte d'avancée imperturbable. Les titres témoignent du tranchant qui opère dans chacun des poèmes : *Ce qui est*; *Maintenant*; *Tombées*; *Venant*; *Laps*...

Avec *Dont bouge* (titre qui n'est pas sans épouser une certaine ambiguïté anglaise : "*Don't bouge*"...), cette rarefaction du matériau poétique s'impose encore. La lecture de ces poèmes nous inspire cette question : qui est ici à l'œuvre ?

Quels sont ces éléments qui viennent rares ou découpés à nous, qui n'empruntent à aucune anatomie trop visible mais font entrevoir des corps, et plus encore des extraits de la réalité : meubles, limaille, efforts, mouvements... Tout cela s'agite dans la rapidité et la vitesse, cela surgit et disparaît. Tantôt en petits vers saccadés sur la page, tantôt en une seule phrase, Hubin construit un univers de déconstruction. La qualité de cet édifice impossible est d'exclure toute notion méditative qui donnerait à ces fragments l'espoir d'un sens caché ou imposerait une sorte d'autorité philosophique, si courant après l'œuvre de Celan, une pensée qui pour exister aurait besoin de se découper et n'aurait d'intérêt que par ce que l'on devine, ou tente de deviner, en elle. Non, Hubin est dans une introspection sincère, qui ne s'appuie sur aucun mode de référence intellectuelle visible. Toute sa poésie est dans l'effort d'être, et même l'effort d'un être pour témoigner d'une tentative d'écriture devant, et dans, des manifestations internes et externes. Ici les sens sont convoqués

non pour dire mais seulement nommer telle ou telle part de la réalité :

“La pression/ à partir/ : du dos/ d’orties“ où “L’adhérence/ élevée// à // l’averse”.

Il n’y a pas de recherche de sens, ce qui est là justement est ce qui est tombé du sens. Non l’assemblage de chutes, mais le témoignage de ce qui dégringole de la réalité, ne fait pas sens que par l’absence de sens qui nous saisit devant ces éléments. Pas de corps souffrant, mais un corps éparpillé. Non une conscience, mais les strates de cette conscience. Non la phrase, mais les découpes d’une phrase, ce “dont” sur lequel le discours s’appuie comme contre du vide. Ainsi des paysages singuliers viennent-ils à nous, soustraits de leur grammaire et de leur justification : “De – contre vous, d’un sens brusque d’attestation”.

Marc Blanchet, *Vient de paraître* n° 27, décembre 2006